

« Il va falloir peut-être admettre que 2020 nous prépare douloureusement à l'idée de devoir vivre autrement » Claire Marin.

Entretien avec Nicolas Truong, décembre 2020. *Philosophe des épreuves de la vie, Claire Marin explique dans cet entretien au journal Le Monde comment la crise sanitaire accentue les ruptures sociales, professionnelles ou familiales et nous prépare « douloureusement à vivre autrement » en 2021.*

Née en 1974, Claire Marin est philosophe et enseigne dans les classes préparatoires aux grandes écoles à Paris. Membre associée de l'École normale supérieure, elle dirige le Séminaire international d'études sur le soin. Autrice de Rupture(s) (L'Observatoire, 2019), un ouvrage remarqué sur la philosophie de la séparation, elle analyse la façon dont la crise sanitaire affecte notre intimité.

Lire aussi Claire Marin : **« L'épreuve de la rupture peut nous disloquer jusqu'à la folie »**

Dès le début de la crise sanitaire et du confinement de la population française, liés à la pandémie de Covid-19, la société a voulu se projeter vers « le monde d'après ». Pourquoi l'expression - qui a pratiquement disparu - paraît-elle obsolète aujourd'hui ?

Pour traverser et supporter une épreuve, on a d'abord besoin de se dire qu'elle aura une fin, qu'elle ne durera pas indéfiniment et qu'elle a un sens : qu'elle permettra une clarification des lignes, une redéfinition plus satisfaisante de notre existence, un changement social, politique, économique... Bref, on a besoin de penser que les sacrifices qu'elle exige, la souffrance qu'elle impose, seront d'une certaine manière compensés par l'entrée dans une autre réalité où l'on trouvera des bénéfices, des améliorations.

On a besoin de l'inscrire dans un mouvement dialectique où le négatif est le passage obligé pour atteindre une situation meilleure. Le négatif aurait quelque chose de purificateur, d'une certaine manière. Car ce qui est insupportable, c'est de penser que l'épreuve puisse ne servir à rien, ne rien changer. C'est pour cette raison sans doute que l'on a tant parlé du « monde d'après », cette représentation nous aidait à tenir dans les moments angoissants.

« En période de confinement, la maison n'est plus seulement un espace de repos, elle peut devenir lieu d'enfermement »

Or, assez rapidement, cette image soutenance d'un « monde d'après » a disparu. Plus personne n'emploie cette expression, si ce n'est de manière ironique. On est en train d'intégrer plus ou moins consciemment l'idée que le schéma qui s'annonce n'est sans doute pas celui d'une séparation nette et franche entre l'avant et l'après, mais celui d'un glissement vers un nouveau rythme d'existence, fait de crises et de moments plus calmes, plus « normaux », dans une alternance dictée par des priorités sanitaires.

Sans jouer les Cassandre, il n'est pas impossible que ce genre d'épisodes s'inscrive dans une série plus longue. Il va falloir peut-être admettre que 2020 nous prépare douloureusement à l'idée de devoir vivre autrement. Même si l'on espère désormais, de manière beaucoup plus modeste, un simple « retour à la normale », on mesure bien tout ce qui a été changé, pour le meilleur et pour le pire. Et on peut s'inquiéter légitimement des impacts à long terme de ces modifications du travail, de l'enseignement, du soin, du rapport à la sécurité et des relations entre les individus

Parmi les désirs de changement ou de rupture, il y a le souhait assez répandu de changer de vie, notamment en s'installant à la campagne. Comment penser cette envie de vivre ailleurs et autrement ?

Il n'est pas très surprenant qu'étant assignés à un lieu nous ayons rêvé d'autres lieux, de lieux tout autres, qui étaient peut-être même, sans qu'on s'en rende bien compte, plus des utopies que des lieux réels. Notre rapport à l'espace, ou plus exactement aux espaces, a été profondément modifié par l'expérience du confinement. C'est ce pluriel d'espaces que nous avons soudain perdu, réalisant ainsi à quel point notre vie est désormais plus dans l'espace du dehors que dans celui du dedans. Michel Foucault dit que « nous vivons dans l'espace du dehors par lequel nous sommes attirés hors de nous-mêmes » (« Des espaces autres », Dits et écrits IV). Or nous avons été et sommes encore privés de ces espaces autres, qu'il s'agisse des lieux de passage, comme les rues, ou des « espaces de halte provisoire » comme les cafés ou les cinémas.

Ces espaces extérieurs nous libèrent aussi du tête-à-tête avec nous-mêmes. En cela, ils nous sont nécessaires et fonctionnent comme un principe de « divertissement » psychique : ils nous délivrent du poids d'être sans cesse ramenés à nous. C'est ce retour forcé à soi qui peut nous paraître intolérable et qui nourrit ces élans projectifs vers d'autres lieux. En période de confinement, la maison n'est plus seulement un espace de repos, elle peut devenir lieu d'enfermement et, pour reprendre une autre expression de Foucault, « topie impitoyable » : un espace qui renvoie sans cesse chacun à lui-même, d'une manière parfois violente. Ou encore, huis clos intolérable et infernal avec les autres, devenus trop présents.

Lire aussi « **Tout plaquer pour une vie plus simple** » : le confinement, déclic d'un changement de vie

Peut-être est-ce plus d'un jardin que nous avons finalement rêvé, puisqu'il est dans notre imaginaire la conjugaison parfaite de la nature et du monde. Il est la nature transformée par la culture, créant pour nous un petit monde naturel organisé, domestiqué. Le jardin est pour nous, comme le rappelle Foucault, une sorte d'« hétérotopie heureuse », un espace autre qui constitue pour nous à la fois « une petite parcelle du monde » et la « totalité du monde ». C'est bien là le rôle de ces hétérotopies de « compensation », comme le dit le philosophe : « Créer un autre espace, un espace réel, aussi parfait, aussi méticuleux, aussi bien arrangé que le nôtre est désordonné, mal agencé et brouillon. » Créer à travers ce lieu fantasmé un petit monde maîtrisé, alors que celui que nous connaissions semble s'effondrer.

L'essor du virtuel, du télétravail et de la pédagogie en ligne est-il le signe d'un accroissement des libertés ou celui d'une nouvelle aliénation ?

L'usage démultiplié du virtuel et des technologies de la distance a eu des effets très différents selon les cadres et les situations dans lesquels il s'est déployé. Il a montré ses faiblesses dans les domaines où la transmission s'appuie sur la relation et la présence réelle dans un même espace – coprésence qui permet une circularité des échanges, une appréhension de l'humeur des participants, une intuition de la réception du message dispensé.

En visioconférence, « *il nous manque tous ces petits signes quasi imperceptibles que le virtuel ne peut pas saisir* »

En clair, en matière d'enseignement, en particulier avec les plus jeunes, cela ne peut constituer à mon sens qu'une solution ponctuelle ou complémentaire. Ce serait une erreur de l'institutionnaliser. On perd ce qui fait l'essence – et l'intérêt – de ce métier, qui ne peut se

réduire à un simple transfert de données du professeur à l'élève, mais qui doit rester une relation humaine. Le virtuel la détruit ou, tout au moins, l'appauvrit considérablement.

Sur une mosaïque de visioconférence, on ne peut regarder personne dans les yeux. Même si mon regard s'adresse au visage de l'une des personnes, elle ne le sait pas, car elle ignore où son visage est placé (et se déplace, au gré des connexions des uns et des autres) sur l'écran. Les prises de parole se chevauchent, conduisant soit au silence pesant soit à la cacophonie. Les échanges sont souvent assez maladroits et insatisfaisants, les connexions parfois mauvaises. Tous ces éléments parasitent la conversation, l'interrompent, obligent à reprendre le fil des propos. Il nous manque tous ces petits signes quasi imperceptibles que le virtuel ne peut pas saisir, signes qui indiquent l'impatience de l'un à prendre la parole, la distance que traduit le léger retrait de l'autre, etc. Il nous manque la fluidité et la spontanéité des échanges de la « vraie vie »

Mais le télétravail n'a-t-il pas aussi libéré du temps et de l'espace ?

Certes, le télétravail peut aussi être vécu comme une forme de libération. Parce qu'il épargne les heures perdues dans les transports, qu'il permet des aménagements dans les horaires et que certains y découvrent une plus grande efficacité, les conditions d'une meilleure concentration que dans les open spaces où l'on est sans cesse dérangé. Des études suggèrent même qu'il augmente la productivité. Certains de ces aménagements seront sans doute amenés à perdurer dans le fonctionnement de l'entreprise à l'avenir. Mais on voit aussi que ce travail à distance ne permet pas la stimulation des échanges réels ; les moments créatifs seraient aussi ceux de la machine à café et des discussions informelles.

Lire l'entretien : « L'un des risques majeurs du télétravail réside dans l'accélération de l'atomisation des travailleurs »

Ce que nous avons découvert, c'est que notre vie n'est pas un fond d'écran sur lequel nous pouvons ouvrir une multitude de fenêtres en même temps. Ce à quoi le virtuel nous laisse croire, le « multitasking » magique (« je peux regarder ce film en répondant à mes messages »), l'expérience réelle l'a assez brutalement contredit. Je ne peux pas travailler si mes enfants jouent bruyamment aux aventuriers dans la pièce d'à côté. Les espaces incompatibles – privés et professionnels, intimes et sociaux – ne peuvent se confondre et se superposer sans dommage.

Or, c'est bien ce qu'il faut faire sous la pression du travail à distance : vider l'espace familial de sa couleur personnelle et intime pour le convertir en lieu plus neutre de travail, imposer le silence aux enfants ou les restreindre à l'espace le plus lointain, vider la maison de sa qualité propre pour en faire un lieu où les regards extérieurs pourront pénétrer. Nous avons vu et donné à voir un peu de l'envers du décor : les intérieurs bourgeois, bohèmes, minimalistes ou surchargés de nos collègues, des artistes, des journalistes, des responsables politiques, les bibliothèques imposantes ou les étagères en kit, les lits superposés ou les grandes baies vitrées, les vis-à-vis oppressants ou la vue sur la mer. Le domaine privé l'est encore un peu moins qu'auparavant. Nous sommes entrés les uns chez les autres sans hospitalité.

On a beaucoup parlé du manque de contact à travers l'évitement du toucher, mais c'est la présence qui vous apparaît comme la véritable question éthique à questionner. Pour quelles raisons ?

Toutes les formes de toucher ne sont pas à mettre sur le même plan. Certains contacts peuvent disparaître – les femmes en particulier ne s'en plaindront pas. On sait intuitivement quels sont les contacts qui empiètent sur notre espace personnel de manière illégitime et envahissante, profitant de certaines habitudes sociales, et quels sont ceux qui au contraire nous rassurent, nous encouragent ou nous réconfortent. Certaines mises à distance ne sont pas si désagréables. On a apprécié, pendant un temps bref, de ne plus être compressé dans une rame de métro ou dans un bus.

« Le virtuel autorise plus facilement la présence passive, la “consommation” d’informations, le peu d’implication »

Je ne crois pas que l'on aille vers une société sans contact, une société de l'évitement physique. Le toucher nous manque et nous avons du mal à refréner l'élan spontané vers ceux que l'on aime. La question de la présence me paraît en effet essentielle. Parce qu'elle se colore des affects des autres, elle transmet les humeurs, on y palpe l'atmosphère d'une situation. Elle véhicule les tensions, les amitiés, les affinités, les attentes ou le désintérêt. Et elle motive. On n'a pas le même enthousiasme ni la même efficacité lorsque l'on tente d'intéresser des visages sur un écran ou des personnes présentes dans le même espace réel et dont on perçoit spontanément les réactions, les mimiques, les légers mouvements de retrait ou d'intérêt. En virtuel, nous sommes des hommes-troncs, réduits dans notre expression corporelle, privés d'une partie de ces signifiants implicites essentiels. Les corps ainsi corsetés par le cadre de la vidéo perdent énormément en expressivité. On devient littéralement des « présentateurs » que la posture figée restreint et limite.

Sans faire un cours d'étymologie, praesens en latin renvoie à l'idée d'« être en avant ». La présence est par nature dynamique, elle est mouvement vers l'autre, attention, élan. Le virtuel autorise plus facilement la présence passive, la « consommation » d'informations, le peu d'implication. La distance du virtuel n'est pas seulement géographique, elle est aussi psychologique, elle peut se redoubler d'une posture de retrait ou d'évitement (on participe peu, on éteint son micro ou sa caméra), notamment parce que l'exposition virtuelle peut mettre mal à l'aise : mon visage s'affiche aussi, alors que l'un des plaisirs des interactions est sans doute de pouvoir l'oublier.

Avec la pandémie de Covid-19, la maladie est devenue un sujet « extime ». Elle focalise l'attention, concentre les conversations, oriente l'action au risque de la transformer en obligation morale. Comment vivre avec cette présence ?

La maladie est en effet un sujet de conversation à la fois public et quotidien. Ce qui était de l'ordre du privé, de l'intime, est désormais une préoccupation collective, que l'on vit en même temps que les autres mais qui ne nous rapproche pas pour autant. C'est une expérience générale mais qui ne crée pas de liens véritables, elle a plutôt tendance à les empêcher, les interdire et peut-être plus durablement les abîmer dans les formes de ressentiment, de colère ou de dépression qu'elle engendre.

Lire aussi *« L'être humain n'accepte plus d'être malade »*

Ce que l'on découvre, c'est que l'on ne vit pas avec une maladie ou sa menace, mais qu'on s'efforce de vivre malgré elle, c'est-à-dire dans la restriction de libertés, dans la perte de contact, dans une vie réduite, souvent appauvrie sur le plan professionnel, social et affectif. Une vie où les projections, les anticipations sont suspendues, où tout est susceptible d'être remis en question du jour au lendemain. Cette existence sur le mode de l'incertitude et de l'inquiétude

est celle que connaissent les malades au long cours. Elle concerne désormais chacun d'entre nous.

Même si nous ne le sommes pas, nous vivons d'une certaine manière comme des malades. Fragilisés dans notre confiance spontanée dans la vie – confiance dont nous n'avons même pas conscience tant que nous sommes en bonne santé –, nous calculons désormais nos gestes et évaluons les risques des sorties, des rencontres. Et cette inquiétude latente nous épuise. L'omniprésence du virus dans les médias, les discussions, produit un effet obsessionnel. Nous ne pouvons pas nous « distraire » de cette idée anxiogène. Nous sommes confinés mentalement bien plus encore que nous ne l'avons été physiquement.

Pourquoi la maladie est-elle une catastrophe intime et dans quelle mesure l'intimité est-elle, selon vous, interdite au malade ?

Elle est une catastrophe parce qu'elle bouleverse la perception de soi, le sentiment d'identité. Elle peut être vécue comme une déchéance physique, une expérience humiliante, dégradante ou terrifiante, comme cela a été le cas pour certains malades du Covid très gravement atteints. L'intimité est d'autant plus interdite au malade durant cette pandémie que cette maladie nous oblige à l'exposer, à nous signaler comme malade. Nous devons dire que nous sommes malades pour avertir et protéger les autres du danger que nous constituons. Atteints du Covid, nous ne sommes pas « seulement » des victimes, nous devenons une menace. Nous ne pouvons plus bénéficier du soutien que le malade trouve habituellement auprès des siens, à travers des gestes de réconfort ou une simple présence.

« La maladie s'est immiscée dans nos vies, dans nos gestes, nos habitudes et notre imaginaire »

Cette crise sanitaire oblige aussi les malades « discrets », ceux dont la pathologie peut être vécue sans être dévoilée, à rendre publique leur maladie : il a ainsi fallu dire qu'on était à risque, là où l'on pouvait être fragile sans que les collègues ou les voisins le sachent. Cette crise nous piège dans une visibilité contrainte. Elle nous rend transparents malgré nous, elle dit qui nous fréquentons (lorsque nous devons identifier des cas contacts), elle rend publique une partie de ce qui restait encore, dans cette époque de la grande exhibition, secret ou privé.

Dernier point : la logique sanitaire crée des « malades potentiels », désigne comme vulnérables des personnes âgées qui ne se seraient jusqu'alors pas définies comme telles. Cette opposition entre le sentiment de soi et l'étiquette apposée arbitrairement, cette fragilité décrétée, est aussi une expérience assez violente, comme un vieillissement soudain et accéléré. La maladie s'est immiscée dans nos vies, dans nos gestes, nos habitudes et notre imaginaire. Elle est le nom d'une nouvelle inquiétude contemporaine.

Nos vies ne sont-elles pas réduites à l'économie, dans une sorte de métro-boulot-dodo sanitaire et autoritaire ?

Oui, dans tous les sens du terme. D'abord, littéralement, puisque l'étymologie d'économie nous renvoie à l'idée de gérer la maison ; il s'agit d'assurer la base économique qui nous permet d'avoir un toit et de nous nourrir. Pour certains, cette tâche est déjà extrêmement difficile, car leur source de subsistance (et d'existence, le travail n'étant pas nécessaire que sur le plan matériel) est suspendue. Parce qu'ils sont « non essentiels ». On note au passage la violence de cette nouvelle hiérarchie. Qu'est-ce qui nous est vraiment essentiel ? Pouvoir se mêler aux autres, dans des espaces communs, comme les restaurants, les cafés, les cinémas ou les

piscines et les terrains de foot, est un besoin essentiel, nécessaire à notre équilibre psychique. Nous sommes des animaux sociaux.

Lire la tribune : « Lors du deuxième confinement, l'utilisation du terme "non essentiel" par le gouvernement a créé une société de mépris »

Mais on peut également dire que nous vivons en « mode économique », puisque la plupart des vies ont perdu de leur ampleur, sur différents plans. Soit parce que les revenus ont été diminués par la crise – il n'est pas rare que, dans une famille, l'un des membres soit assez sérieusement touché. Soit parce que, sur un plan existentiel, nos vies nous paraissent rétrécies : nous ne pouvons plus voir nos proches ou nos amis comme nous le souhaiterions, nous devons renoncer aux échanges, aux sorties, aux plaisirs qui donnent de l'intensité, du relief ou du sens à un quotidien devenu bien morne.

Pourquoi, depuis la deuxième vague de l'épidémie, avons-nous l'impression de vivre « un jour sans fin », pour reprendre l'expression du président de la République ?

Précisément parce que la vie s'étant réduite à une logique de nécessité. Elle semble plus répétitive, il y a moins d'éléments de surprise, moins de possibilités de rencontre, moins d'imprévu. La vie perd de sa diversité en se resserrant sur les seuls espaces réels ou virtuels de la famille et du travail. Et puis, si le premier confinement avait été envisagé dans un état d'esprit d'abord solidaire et combatif, on sent bien que la population est épuisée – certaines catégories tout particulièrement, comme les soignants.

Nos ressources psychiques, comme nos capacités d'endurance physique, ne sont pas illimitées. Si nous étions capables de nous soucier des autres, de faire preuve de sollicitude, d'empathie, de générosité au printemps, c'est que nous n'étions pas éprouvés comme nous le sommes désormais, que nous pensions vivre une parenthèse et que nous avions même l'espoir d'effets positifs. Désormais, nous ne pouvons plus nous appuyer sur ce genre d'espérances. Un certain nombre d'élan ont été déçus et de nombreuses situations se sont aggravées. Il faut désormais gérer les effets de la première vague.

Lire aussi Claire Marin : « Face à la catastrophe, on se rassure en la considérant comme une parenthèse plutôt qu'un avertissement »

Dans les hôpitaux, les urgences doivent faire face non seulement au manque de soignants, mais aussi aux conséquences dramatiques des retards de diagnostic liés au premier confinement. Les patients arrivent dans des états critiques, les « pertes de chances » sont réelles. Ils sont les victimes indirectes du Covid-19. Dans les écoles, collèges, lycées et facultés, on voit les séquelles de longs mois sans présence en classe ; les lacunes importantes, la fébrilité et l'inquiétude, notamment des élèves les plus âgés, pour leurs examens, leur avenir. On peut avoir l'impression d'être face à des tâches démesurées et on craint évidemment la perspective de Sisyphe. Est-ce que tout cela ne recommencera pas de nouveau d'ici quelques mois ? Certaines journées ressemblent à un mauvais rêve dont on ne réussit pas à s'extraire.

Comment remédier à la rupture de certains liens provoquée par la crise sanitaire ?

Je crois que les liens « essentiels » – puisqu'il me semble qu'ici cet adjectif est justifié – survivront à cette épreuve. Mais je m'inquiète aussi de notre « épuisement » et des habitudes virtuelles : est-ce que nous retrouverons l'élan, l'énergie ? Est-ce que nous serons capables

des efforts que demandent les relations ou est-ce qu'une nouvelle hiérarchie se mettra en place, entre ce qui peut se contenter d'un « Zoom » et ce qui mérite qu'on se déplace, qu'on se rencontre ? Il me semble que quelque chose de cette logique – s'épargner l'effort de certaines relations – se dessine déjà. Or, c'est souvent dans les marges d'une rencontre que se jouent l'intensité et la profondeur qu'une relation peut prendre.